

## Rencontrer l'expérience subjective

Colloque en hommage à Francisco Varela, CREA/LENA, Paris, 23 et 24 juin 2003

Claire Petitmengin

Je voudrais partager avec vous ce que j'ai appris, ce que j'ai découvert, ce qui m'a le plus étonné pendant les années où j'ai travaillé avec Francisco, en mettant plus particulièrement l'accent sur les étonnements qui non seulement relèvent d'une compréhension d'ordre intellectuel, mais aussi ouvrent le chemin d'une transformation intérieure.

### 1. Expérience intuitive

Francisco a d'abord été mon directeur de thèse. L'objectif de ma recherche était de recueillir la description la plus précise possible de l'expérience subjective qui accompagne l'apparition d'une intuition, définie comme une idée ou une connaissance apparue spontanément, sans l'intermédiaire d'un mécanisme déductif. Par exemple, la solution d'un problème émerge soudain à votre conscience, ou bien... un pressentiment guide silencieusement votre action. J'ai pour cela utilisé une méthode dite « en deuxième personne », c'est-à-dire une *technique d'entretien* d'inspiration phénoménologique, l'entretien d'explicitation.

Ma première surprise a été de découvrir l'étendue et la profondeur de l'expérience préréfléchie : notre expérience la plus immédiate, la plus intime, celle que nous vivons ici et maintenant, nous est aussi la plus étrangère, la plus difficilement accessible. Cette étrange caractéristique semble s'étendre, au-delà de l'intuition, à tous nos processus cognitifs, des plus concrets aux plus abstraits. Qui d'entre nous saurait décrire précisément la succession rapide d'opérations mentales qu'il effectue pour mémoriser par exemple une liste de noms ou le contenu d'un article ? Nous ne savons pas comment nous faisons pour mémoriser, pas

plus que pour observer, pour imaginer, écrire un texte, résoudre un problème, entrer en relation avec autrui... ou encore réaliser une action très concrète comme préparer une tasse de thé. En général, nous savons réaliser ces actions, mais nous n'avons qu'une conscience très partielle de la manière dont nous nous y prenons. Le plus étonnant est que non seulement nous ne savons pas comment nous faisons, mais que nous ne savons pas que nous ne savons pas, c'est-à-dire que nous ne sommes pas conscients de ne pas être conscients. Bien plus : nous *croyons* savoir, c'est-à-dire que très souvent, nous avons une représentation erronée de notre activité subjective, représentation à laquelle nous tenons très fermement, ce qui rend d'autant plus difficile la prise de conscience de son déroulement effectif. Nos processus cognitifs étant ce que nous avons de plus personnel et intime, nous croyons les connaître, et n'imaginons pas un instant qu'un travail intérieur particulier soit nécessaire pour en prendre connaissance.

Voici ma deuxième surprise : sous certaines conditions, il est possible de *prendre conscience* de ces processus pré-réfléchis. Cette prise de conscience nécessite une rupture avec notre attitude habituelle, une conversion de l'attention, la fameuse conversion phénoménologique, qui s'entraîne et s'apprend. Il s'agit de retourner l'attention du « quoi » qui habituellement l'occupe entièrement, vers le « comment », du contenu vers le processus. La méthode d'entretien que j'ai utilisée dans le cadre de ma thèse permet, grâce à d'habiles procédés, d'amener la personne interviewée à opérer ce retournement, puis à décrire le processus subjectif dont elle prend peu à peu conscience, souvent avec grande surprise. Alors même qu'au début de l'entretien elle a commencé par affirmer : « Je ne sais pas ce que je fais », ou « Je ne fais rien », ou encore « Je sais le faire, mais je ne peux pas vous dire comment je fais », arrive un moment où elle se met à parler, lentement, depuis un espace intérieur où elle entre en contact avec sa propre expérience, et en fournit alors une description d'une précision inattendue. L'expérience subjective, et même une expérience réputée aussi ineffable que l'émergence à la conscience d'une intuition, peut être décrite. Il semble du moins que la limite où la possibilité de description s'arrête, puisse être considérablement repoussée. Si le vocabulaire disponible pour décrire l'expérience subjective est si pauvre, c'est en grande partie du au fait que cette expérience a été très peu explorée dans notre culture. Mais quand « les mots nous manquent », rien ne nous empêche de créer

des concepts et un vocabulaire précis permettant de s'y référer et de communiquer à propos d'elle (c'est même une des conditions de possibilité d'une science de l'expérience subjective).

Ma troisième surprise fut de découvrir que l'expérience subjective préréfléchie n'est pas un brouillon, qu'elle possède une structure. Même l'apparition d'une intuition, traditionnellement décrite comme un surgissement imprévisible et instantané, est en fait préparée et accompagnée par une succession déterminée de gestes intérieurs d'une grande précision, qui de plus, présentent une régularité frappante d'une expérience à l'autre et d'un sujet à l'autre. Ces gestes ne visent pas à obtenir une compréhension, à saisir une signification. On ne poursuit pas une intuition, on ne la provoque pas, on ne l'atteint pas. Elle nous arrive. C'est même lorsque l'esprit se libère de sa fixation sur un but particulier, lorsqu'il lâche prise, qu'il abandonne, que l'intuition se produit. Tout ce qu'on peut faire, c'est se mettre dans la disposition favorable pour que l'idée émerge, d'elle-même. Cette disposition intérieure particulière d'ouverture, de réceptivité, qui favorise l'émergence imprévisible et spontanée d'intuitions, peut être cultivée, peut être apprise. On peut s'y entraîner, grâce à des procédés très précis qui induisent notamment une transformation de la relation au corps et un déploiement différent de l'attention. □ Cet état intérieur de disponibilité et d'ouverture favorise l'émergence à la conscience d'une couche très profonde, pré-conceptuelle et pré-discursive, de notre activité cognitive, dont la structure est très différente de sa structure plus superficielle. Notamment, la frontière entre monde intérieur et monde extérieur, entre sujet et objet de perception, et entre les différentes modalités sensorielles, y est beaucoup plus perméable. Cette couche d'expérience silencieuse semble nous accompagner constamment, et exercer une influence souterraine sur notre comportement. Loin de constituer un mode de cognition particulier, auquel nous n'aurions accès qu'exceptionnellement - l'intuition – elle semble se situer à *la source* de tout processus cognitif, à la racine de toute pensée, même la plus abstraite, □ c'est du moins cette hypothèse (génétique) que nous explorons.

Avant d'arriver à cette couche très profonde, indifférenciée, c'est au contraire une grande structuration qui semble caractériser non seulement les gestes pré-intuitifs, mais toute notre expérience subjective : ce flux incessant de sensations et d'états intérieurs en perpétuelle transformation qui nous accompagne

constamment, possède un rythme particulier, une structure dynamique précise. Il semble que tout processus cognitif puisse ainsi être décrit sous la forme d'une succession déterminée de gestes intérieurs.

J'ajouterai que la mise en évidence de cette *structure dynamique* de l'expérience subjective est cruciale pour le projet neuro-phénoménologique, car c'est *elle* qui peut être mise en corrélation avec la description neurodynamique de l'activité cérébrale. Une méthode et un langage permettant de repérer des « gestes intérieurs », ou des « clusters phénoménologiques », est en train de se dessiner, fruit du processus de mise en relation et d'affinement réciproque des descriptions phénoménologique et neurologique. Une des nombreuses questions subsidiaires étant de trouver avec quel formalisme (symbolique ou analogique) représenter cette structure dynamique pour qu'elle soit corrélable avec les modèles neurodynamiques. Quel « modèle » de l'expérience subjective (au sens de représentation, structurée) permettrait cette mise en corrélation ?

## 2. Anticipation des crises d'épilepsie

Après ma thèse, Francisco m'a proposé un autre travail de recherche : l'équipe Neurodynamique venait de découvrir, grâce aux outils d'analyse non linéaire de l'EEG, puis aux outils d'analyse des synchronies, que des modifications de l'activité cérébrale pouvaient être décelées quelques minutes à quelques heures avant le début d'une crise d'épilepsie. Le problème qui m'a alors été posé est le suivant : ces modifications neuro-électriques correspondent-elles à des modifications de l'expérience subjective des sujets épileptiques, et si oui, lesquelles ? Pour tenter de répondre à cette question, j'ai utilisé - et j'utilise, puisque ces recherches sont en cours -, la même méthode que celle utilisée pour ma thèse, c'est-à-dire que j'interviewe des patients épileptiques pour recueillir une description - la plus précise possible - de la période précritique, puis j'analyse ces descriptions pour tenter de dégager la structure dynamique de cette expérience, et repérer d'éventuelles régularités. Il s'agit d'explorer la période qui précède non pas une prise de conscience, comme c'est le cas pour l'émergence d'une intuition, mais bien souvent dans une crise d'épilepsie, une perte de conscience. J'amène donc les patients à tourner leur attention vers les processus internes qui sont les leurs avant l'arrivée

d'une crise, afin d'en prendre conscience et de les décrire. Malgré certaines difficultés de description particulières à l'épilepsie, par exemple le fait que l'évocation d'une crise passée déclenche parfois une nouvelle crise, il s'avère que comme l'expérience intuitive, l'expérience précritique est conscientisable, descriptible et structurée. Nous cherchions des sensations ou états intérieurs annonçant l'imminence d'une crise, et avec Michel La Van Guyen et Jacques Martinerie, nous commençons à en identifier, que nous nous efforçons de corrélérer avec les modifications neuroélectriques.

Je vous livre maintenant mon quatrième étonnement : au cours de cette exploration de l'expérience précritique, nous avons découvert (ou re-découvert) que la prise de conscience de ces symptômes subtils permet au patient épileptique - sous certaines conditions - de mettre en place des contremesures pour interrompre ses crises. Ces contremesures correspondent à une succession déterminée d'opérations très précises, de nature motrice (se lever et marcher), sensorielle (respirer un parfum) ou mentale (imaginer l'odeur du parfum). La mise en place de ces contremesures, pas plus que la détection des symptômes précritiques, n'est immédiate, elle nécessite un entraînement du patient, et doit souvent s'accompagner d'une réorganisation de ses relations familiales et sociales. Il n'en reste pas moins que la prise de conscience de son expérience préréfléchie est à l'origine d'une transformation radicale de l'expérience et de la vie du patient. C'est une nouvelle piste de recherche qui s'ouvre, inattendue, vers une thérapie *non pharmacologique*, cognitive, de l'épilepsie, et peut-être une autre compréhension de cette maladie.

Au-delà de l'épilepsie, la prise en compte de l'expérience subjective des malades, la possibilité de l'étudier et de la décrire, pourrait ouvrir un champ de recherche immense dans le domaine médical, transformer considérablement notre vision de bien des maladies, ainsi que les rapports des médecins avec leurs patients.

### 3. Une expérience pédagogique

L'étonnant, c'est qu'à chaque fois qu'on s'intéresse à l'expérience subjective préréfléchie, dans un domaine donné, surgit une nuée de possibilités nouvelles et inattendues. Je voudrais vous parler d'une autre

expérience d'explicitation que je mène (parallèlement à mes recherches sur l'épilepsie), cette fois-ci en tant qu'enseignante, dans le domaine pédagogique, et qui intéressait beaucoup Francisco. Je mène cette expérience avec différentes populations d'étudiants d'environ 23 ans (d'un niveau bac + 5), au seuil de leur vie professionnelle : de futurs ingénieurs, de futurs managers et de futurs psychologues. L'objectif est d'amener ces étudiants à prendre conscience de leurs processus cognitifs et à les expliciter. Je leur donne donc les bases des techniques d'explicitation « en deuxième personne », jusqu'à ce qu'ils en acquièrent une maîtrise suffisante pour mener des entretiens deux à deux. Au début, le principe d'un entretien est toujours le même : l'interviewer demande à son client de réaliser une tâche cognitive simple de mémorisation, d'observation ou d'imagination. Puis une fois la tâche réalisée, il l'amène à détourner son attention de la tâche elle-même, pour l'orienter vers la manière dont il a réalisé cette tâche, et peu à peu, en prendre conscience et la décrire. Au fur et à mesure que les étudiants deviennent techniquement plus experts, ils explorent des processus cognitifs et des compétences de plus en plus complexes : comment ils font (dans leur tête et dans leur corps) pour rédiger une synthèse, donner un cours de maths, écouter attentivement un ami, pardonner (ou ne pas pardonner) à quelqu'un qui les a blessé, gérer leur émotion (ou se laisser submerger par elle) pendant un examen, ou encore composer un morceau de musique, escalader une paroi de glace... Je suis alors souvent étonnée du niveau de finesse des descriptions qu'ils obtiennent.

La plupart des étudiants se montrent passionnés par cette exploration de leurs processus subjectifs. Ce qui les étonne le plus, et qui n'en finit pas de m'étonner moi-même, c'est de découvrir qu'une part très importante de leur activité cognitive reste en dehors du champ de leur conscience. Après au moins quinze années études, c'est très déroutant de réaliser qu'on est à ce point ignorant de soi-même. Que retirent les étudiants de ce début d'entraînement à la prise de conscience de leurs processus pré-réfléchis ? Il leur permet semble-t-il de prendre du recul par rapport à leur propre expérience, d'en être moins prisonniers. Cette prise de conscience introduit dans leur vie quotidienne un jeu, un souffle d'air, un espace... qui les rend plus libres... et aussi plus curieux, plus attentifs à tout ce qu'ils rencontrent de nouveau dans leur vie professionnelle débutante, il leur donne une plus grande capacité d'étonnement. Cet espace leur permet une plus grande lucidité envers les

particularités des pratiques, des méthodes, des modes de communication et de relations interpersonnelles... des milieux professionnels qu'ils découvrent. Il leur donne également une conscience plus précoce et plus précise des difficultés qu'ils rencontrent, et une conscience plus explicite des stratégies qu'ils mettent en œuvre pour les résoudre.

Prendre conscience d'un processus cognitif, c'est aussi s'ouvrir à la possibilité de le transformer. Je ne suis pas condamné à avoir une « mauvaise mémoire », car après en avoir pris conscience, je peux transformer la séquence très précise des micro-opérations intérieures que je réalise pour mémoriser ou pour me remémorer. Je ne suis pas coléreux de nature, mais je peux modifier la séquence d'opérations intérieures qui m'amène à me mettre souvent en colère. Comment opérer une telle transformation ? Quelles en sont les conditions de possibilité ? C'est un champ de recherche immense, très peu exploré, qui s'ouvre.

Il serait prématuré et prétentieux de tirer des conclusions de cette expérience pédagogique, mais dans ma vie d'enseignante, j'avoue qu'elle m'amène une grande bouffée d'air frais et d'espoir. □ Je me laisse parfois aller à imaginer une pédagogie différente... Cette pédagogie-là attacherait moins d'importance à l'apprentissage de *contenus* de connaissance, mais permettrait aux enseignants comme aux élèves d'explorer et de transformer leur manière de connaître, d'apprendre, et d'entrer en relation avec autrui. Comme Francisco le faisait dans un film d'Hélène Trocmé-Fabre intitulé « Né pour apprendre », je me prends même parfois à imaginer une société où les jeunes adultes, les dirigeants d'entreprises et les dirigeants politiques auraient été entraînés dès leur plus jeune âge à cette prise de conscience, à la flexibilité et à la créativité qu'elle permet...

#### 4. Au cœur du sujet

Prendre en compte l'expérience subjective et explorer son potentiel de transformation, c'est donc non seulement une nécessité épistémologique dans le domaine de la recherche scientifique, mais aussi une urgence sociale, notamment dans le domaine médical et dans le domaine de l'éducation. Mais les deux dimensions, épistémologique et éthique, de cette exploration sont aussi liées que les deux faces d'une même

feuille de papier. D'un côté, il s'agit d'étudier, avec tous les moyens dont dispose la neurobiologie, comment, tout au long de l'histoire phylogénétique et de l'histoire ontogénétique, le moi et le monde co-émergent, comment se déroule cette mutuelle construction du moi et du monde; et aussi d'observer, avec les outils de la neurophénoménologie, comment de milliseconde en milliseconde, se déroule cette construction à un niveau très fin : comment est structuré l'instant infime de l'émergence d'une perception, de la naissance d'une pensée. C'est à cette compréhension que Francisco a consacré l'essentiel de sa vie de chercheur. Mais de l'autre côté, comme il l'a maintes fois rappelé, cette co-crédation du moi et du monde peut aussi faire l'objet d'une compréhension profonde, d'une expérience intime qui transforme profondément notre manière de nous rapporter au monde. A condition de stabiliser suffisamment notre attention, il nous est possible d'observer la structure dynamique de notre expérience à son niveau de granularité le plus fin : c'est-à-dire comment instant après instant, nous construisons notre monde, ou plutôt comment se construisent et se maintiennent simultanément notre existence et celle du monde. Cette observation très fine est l'objet d'une technique bouddhiste de méditation, samatha-vipasyana, que Francisco pratiquait assidûment. Il s'agit plutôt d'un *ensemble* de techniques qui permettent, dans un premier temps, de déplacer l'attention du flot incessant des représentations du passé et de l'avenir qui l'occupent habituellement, vers l'instant présent. D'apprendre à maintenir son attention sur le fil fragile de l'expérience immédiate, telle qu'elle se déroule d'instant en instant. Cette stabilisation requiert un entraînement régulier, elle prend du temps. Mais il devient alors possible d'observer le processus très très rapide, très très subtil, d'émergence d'une perception, d'une pensée. Et de prendre conscience de la structure de base de notre expérience, qui habituellement nous échappe complètement : quelque chose émerge spontanément, une sensation, une pensée. A l'instant même, je l'étiquette et je le nomme, créant dans un même mouvement l'illusion d'un moi stable et celle d'un objet fixe. D'instant en instant, dans un désir éperdu de stabilité et de permanence, se crée et se maintient cette double illusion. Il ne s'agit pas seulement de comprendre intellectuellement cette micro-structure (micro-dynamique), mais de réaliser dans la profondeur de notre chair comment nous nous y prenons pour créer et maintenir notre monde. Et par la même occasion, comment ce mouvement de saisie et de fixation qui

structure le plus souvent notre expérience d'homme est source de souffrance. Car nous nous épuisons à essayer de fixer et de stabiliser ce qui est mouvant et impermanent. Nous exigeons des limites et des frontières. Nous dépensons une énergie considérable pour essayer de distinguer dans la fluidité du devenir des formes fixes, des objets dont on puisse dire « ceci ». Car c'est à cette seule condition que nous pouvons nous penser comme identiques et dire « je ». C'est une question de survie. Constamment nous supportons notre monde par notre dialogue intérieur, par nos efforts pour cerner, catégoriser. Nous tentons inlassablement de remplir les interstices par lesquels l'expérience de la perte pourrait surgir. Comme l'écrivait Mallarmé dans *Azur*, nous dépensons une énergie considérable pour « boucher d'une main jamais lasse / Les grands trous bleus que font méchamment les oiseaux. » □ C'est un effort épuisant. Impossible de se laisser aller, il faut faire « tenir » le monde. Cet effort incessant pour maîtriser, pour maintenir nos frontières aboutit à la crispation, à la déformation et à la douleur. Car nous sommes tellement occupés à nous protéger que nous nous protégeons de la vie même.

La prise de conscience de ces gestes intérieurs par lesquels nous construisons le monde ouvre une possibilité de transformation. Car elle crée un premier interstice, une brèche, qui nous permet de décoller, de nous dés-identifier peu à peu de cette construction. Nous pouvons transformer peu à peu la structure profonde de notre expérience. Nous pouvons apprendre à relâcher notre prise, à défaire le monde. La tradition bouddhiste offre des moyens particulièrement habiles pour s'entraîner à cette décrispation, à ce lâcher prise. Mais il s'agit d'une expérience tout simplement humaine, que chacun d'entre nous a pu rencontrer à un moment ou à un autre de son existence. Un jour, il se produit une rencontre, ou un livre, ou une chanson, ou une certaine lumière le matin au travers du feuillage, et soudain vous abandonnez, vous posez les armes. Quelquefois, cet abandon se produit à l'occasion d'une grande souffrance morale, d'une maladie, d'un grave accident, ou de la perte d'un être aimé. Tout au bout de la douleur, arrive un moment où vous arrêtez de protester, de lutter, où vous acceptez la perte de tout point de référence. Tout au fond de vous, vous acceptez l'inéluctabilité de la mort. Alors quelque chose craque, se rompt en vous, et vous délivre.

Que se passe-t-il lorsqu'on touche le fond, ou plutôt lorsqu'on arrête de chercher le fond des choses, qu'on

réalise l'absence de fondement des phénomènes ou, comme disent les maîtres de l'école bouddhiste Madhyamika, l'école du milieu, leur vacuité ? Je vais me permettre d'en dire quelques mots, à partir des aperçus qu'en a donné Francisco dans divers ouvrages, à partir des descriptions que j'ai recueillies de l'expérience intuitive, dont Francisco disait qu'elle est du même ordre, et à partir d'enseignements de cette tradition. Lorsque cette quête inlassable s'arrête, s'épuise dit le sanskrit, il se produit un grand apaisement. Très étonnamment, dans cet état d'épuisement, de vulnérabilité, s'ouvre un espace intérieur beaucoup plus vaste que notre espace habituel. Lorsque nous abandonnons les points de repère qui nous permettent habituellement de structurer le monde, lorsque nous renonçons à tout espoir de trouver un fond des choses, sur lequel prendre appui, alors comme l'a écrit Francisco, « l'expérience redevient épaisse et pleine. » C'est comme si le relâchement de notre prise sur le monde lui permettait de se déployer dans toute sa profondeur et dans toute sa richesse.

Lorsqu'on ne cherche plus à identifier et à étiqueter immédiatement la sensation, à la situer instantanément parmi les choses connues, elle devient beaucoup plus vivante et fraîche, les couleurs deviennent plus vives, les sons plus clairs... Libérée de l'illusion d'un penseur, la pensée devient plus fluide et vivante. Des solutions insoupçonnées apparaissent spontanément, sans que nous ayons à aller les chercher, à les extraire de notre esprit avec beaucoup d'effort. Lorsqu'une idée nouvelle affleure à la conscience, nous ne nous empressons pas de la saisir, de la figer, pour en faire immédiatement quelque chose, mais avons la patience de la laisser mûrir, d'elle-même.

Dans cet état de détente et d'ouverture, □ et en même temps d'attention très éveillée, l'individu est totalement présent à la situation singulière telle qu'elle évolue d'instant en instant. Il la perçoit avec une sorte de précision, d'acuité, ressent la distance juste avec les choses et les gens. Il ne cherche pas à maîtriser la situation nouvelle en l'identifiant à une situation passée, déjà rencontrée, ou en la contraignant à servir un objectif établi d'avance. Oubliant tout ce qu'il a appris, entendu ou lu, il prend le risque d'être ouvert à l'imprévisible, et de lui apporter une réponse spécifique.

Il retrouve aussi la capacité à s'étonner, à s'émerveiller, à percevoir ce qui est singulier et neuf dans chaque

situation, qui caractérisait Francisco. Ancrée dans l'expérience de la perte, c'est une éthique spontanée et fraîche qui se dessine.

Cet état de vulnérabilité, d'humilité, permet une autre manière d'entrer en relation avec autrui. Lorsque nous déposons les armes, que nous n'avons plus de territoire à défendre, de moi à protéger, un grand espace se libère. Moins sur la défensive, nous devenons plus curieux des autres, nous avons plus envie de les rencontrer. Comme nous n'avons plus besoin des réactions d'autrui pour confirmer notre propre existence, nous devenons capables d'agir de manière vraiment généreuse, c'est-à-dire sans attendre de retour. Dans cette détente et cet espace qui s'ouvre, s'élève une sorte de douceur, de chaleur. Comme l'écrivait Francisco dans « Quel savoir pour l'éthique », « la perte d'un point de référence fixe ou de fondements, est indissociable de la compassion, comme les deux côtés d'une médaille ou les deux ailes d'un oiseau ».

Peu à peu, l'absence de fondement n'est plus perçue comme la mort, mais comme confortable et accueillante. Curieusement, lorsque je renonce à moi-même, je deviens joyeux, léger... et aimant. Comme dit l'écrivain Christian Bobin, « Ma vie de vient à moi qu'en mon absence. »

Lorsque je renonce à boucher les trous bleus que font les oiseaux, tout l'azur du ciel m'est donné.

## Conclusion

« Dans les années à venir, - écrivait Francisco dans un article intitulé « Le corps et l'expérience vécue » - la prise en compte de l'expérience humaine et de son potentiel de transformation vont devenir non seulement nécessaires aux investigations scientifiques, mais véritablement essentielles. » Francisco nous a conduit jusqu'au seuil d'un espace de recherche très vaste, très peu exploré dans notre culture, celui de l'expérience subjective. Nous avons énormément de pain sur la planche : il nous faut perfectionner nos méthodes pour l'étudier, créer un langage pour en parler, afin de consolider la communauté de chercheurs et d'êtres humains d'horizons très variés qui est en train de se constituer autour de ce nouveau champ. Cette exploration pourrait transformer considérablement non seulement notre vision du monde, mais aussi notre vie dans le monde.

C'est du moins l'espoir que nous avons et le souhait que nous formons.